

L'arroseur arrosé :

Le rôle des acteurs du terrain sur la recherche

Marie Perez

Maître de Conférences

Paris Ouest Nanterre La Défense

200 avenue de la république, 92 000 Nanterre

maperez@u-paris10.fr

Résumé :

De nombreux chercheurs en Organization and Management Theory (OMT) appellent aujourd'hui au développement de recherches engagées utilisant une approche ethnographique. Cependant peu d'études prennent en compte le rôle des acteurs du terrain sur la construction de la relation avec le chercheur et dans l'élaboration des connaissances. Nous avons eu recours étude de cas qui s'est déroulée au sein d'un groupe d'alpinistes. Cette étude de cas montre que les acteurs du terrain ont un rôle actif dans la construction de la relation avec le chercheur et dans l'élaboration des connaissances. Ils observent le chercheur et le mettent à l'épreuve. Puis, ils modifient les frontières de leur groupe pour l'intégrer. Ils poussent le chercheur à prendre position, ils lui permettent d'intégrer leurs codes. Enfin, ils déterminent la problématique de la recherche mais aussi la production des articles. Les conséquences méthodologiques sont multiples. D'une part, les chercheurs doivent être attentifs à ce que font les acteurs du terrain mais également à leur propre comportement car ils sont aussi un objet d'observation. Ensuite les chercheurs doivent se montrer sincères car les acteurs sont largement en mesure de percevoir toute tentative de manipulation. Enfin, le chercheur doit assumer le risque d'être subjectif pour accéder à une plus grande objectivité en faisant part de ses réactions et impressions. Le lecteur ainsi que d'autres chercheurs peuvent également l'aider dans cette quête d'objectivité.

Mots-clés : étude de cas, ethnométhodologie, observation participante, relation chercheur-terrain, projet Darwin

L'arroseur arrosé :

Le rôle des acteurs du terrain sur la recherche

Introduction

L'évolution actuel de l'environnement économique des entreprises est caractérisé l'ambiguïté quant aux frontières des organisations (Ireland et Hitt, 2005). Dans ce contexte de forte turbulence, les chercheurs en *Organization et Management Theory* (OMT) ont été amenés à diversifier la nature de leur terrain et à s'intéresser à de plus petites organisations. Les approches ethnographiques dans des contextes inhabituels ont accompagné ce mouvement (Mahadevan, 2012; Van Maanen, 2011 ; Yanow, 2009). Elles ont produit d'importantes connaissances (Down, 2012) et ont permis de mettre en lumière de nouveaux phénomènes organisationnels. Ainsi, de nombreux chercheurs appellent aujourd'hui à la conduite de recherches engagées (Van Maanen, 2006). A travers ce type de recherche, les acteurs des organisations sont considérés comme détenant eux aussi une part de la connaissance. L'approche ethnographique fait appel à un partenariat entre les chercheurs et les acteurs des organisations (Yanat, 1992). Cependant, pour Antonacopoulou et Balogun (2010) les incidences de ces recherches n'ont pas été pleinement envisagées. Notamment, dans ces recherches engagées l'accent est souvent mis sur le transfert par des chercheurs sur le terrain de concepts, méthodes et d'une méthodologie d'intervention (Savall, 1989). Or, pour Girin (1981, 1986, 1990), interagir avec un terrain, c'est assurément le « perturber ». Mais la perturbation doit être comprise sous deux aspects : l'observateur perturbe le terrain, mais il se trouve aussi que le terrain perturbe l'observateur. Or, dans la littérature en OMT l'évocation des perturbations générées par les acteurs du terrain sur le chercheur restent rares (Kisfalvi, 2006) de même que les conséquences de ces perturbations sur l'élaboration des connaissances (Samra-Fredericks, 2010).

Partant de ce constat nous nous sommes demandés quel était le rôle des acteurs du terrain sur la construction de la relation chercheur-terrain ? et comment modifient-ils l'élaboration des connaissances ?

Pour répondre à ces questions nous avons choisi de présenter de traiter une étude de cas au sein d'un groupe d'alpinistes.

Dans un premier temps, nous exposerons les différentes phases de la construction de la relation entre le chercheur et son terrain. Puis, nous présenterons le rôle des acteurs du terrain dans l'élaboration des connaissances en OMT. L'étude de cas longitudinale basée sur une approche ethnographique sera présentée. Enfin, nous exposerons et analyserons les résultats de cette recherche.

1. Revue de littérature

L'objet de cette partie est de comprendre comment est perçue la construction de la relation entre le chercheur et son terrain en OMT et son influence sur l'élaboration des connaissances.

1.1. La construction de la relation entre le chercheur et son terrain

Depuis les recherches de terrain de Goffman (1961), Sacks (1963), Becker (1963) et Garfinkel (1967), les travaux de nature ethnographique n'ont cessé de se développer. La volonté de prendre en compte la dimension humaine et les dysfonctionnements de l'organisation a conduit plusieurs chercheurs en OMT à adopter ce type d'approche (Gellner et Hirsch, 2001 ; Van Maanen, 1998, Boden, 1994). Pour nombre d'auteurs l'étude de situations « minimalistes » (quelques personnes) notamment peut aider à comprendre ce qui se passe dans des ensembles plus vastes (Weick, 1993). De plus, afin d'identifier de nouveaux phénomènes organisationnels, certains auteurs sortent du cadre de l'entreprise. Rix et Lièvre (2005) étudient les expéditions polaires, Benoit-Baré et Cooren (2009) suivent une ONG, Letheule (2007) s'intéresse aux squats, Tremblay (1997) effectue son étude au sein de patrouilles de police. Pour ces auteurs, la compréhension des pratiques, du sens des actions des acteurs, des trajectoires professionnelles n'est possible qu'en faisant appel à des méthodes de type ethnographiques. Au-delà de l'intérêt de telles méthodes pour les recherches en gestion, Plane (1996) insiste sur le fait que cette immersion du chercheur vu comme un corps étranger au système organisationnel n'est pas sans conséquences sur le terrain. Elle est à l'origine des transformations des comportements des autochtones observés (Lévi-Strauss, 1973). Cette transformation a été étudiée au travers la notion de transfert (Devereux, 1980). Le transfert consiste à identifier et traiter les projections faites par membres du terrain sur le chercheur. Le contre transfert représente les projections faites par le chercheur sur les membres du terrain. Dans ce cadre, pour Girin (1990), il est de la plus grande importance, de tenter de répondre la question « Pour qui me

prennent-ils? », de même qu'à la question symétrique : « Pour qui est-ce que je les prends? ». Suivant cette logique Kisfalvi (2006) essaie de repérer les éléments que comporte ce statut, qui vont structurer la manière dont son interlocuteur va lui parler, lui ouvrir la voie à certaines observations ou lui en interdire d'autres. Ainsi, l'auteur va souligner l'importance de considérer dans sa recherche ses émotions ou ses angoisses mais également des micro-éléments qui influent sur la construction de la relation entre le chercheur et son terrain. Pour De Sardan (2000) la présence prolongée sur le terrain du chercheur et les interactions qu'ils développent avec les acteurs du terrain produisent des effets silencieux qui ne sont pas liés aux entretiens ou aux données objectives (De Sardan, 2000, p.441). Ils expriment l'acquisition progressive par le chercheur des codes, usages, et logiques du groupe étudié. Ces "effets silencieux" participent donc à la construction de la relation chercheur-terrain qui passe elle-même par différentes phases. Après avoir passé l'étape de la recherche et de l'arrivée sur le terrain, le chercheur entre dans la phase de socialisation. Berry (2000) reprend l'exemple du parcours de Jeanne Favret-Saada (1977) qui explique comment, après être restée longtemps sans rien apprendre sur son sujet, la sorcellerie dans le bocage normand, tout a changé le jour où on la prit par erreur pour une désensorceleuse. C'est notamment pendant cette phase que se pose la question du degré d'appartenance que le chercheur doit avoir à son terrain (Adler et Adler, 1987). Le chercheur doit pouvoir se ménager une position de recul lui permettant de ne pas être aspiré par le terrain il doit également entretenir une certaine familiarité s'il veut obtenir les confidences de ces interlocuteurs (Matheu, 1986). Enfin, avant de passer à la phase de rédaction, une autre phase s'engage, qui peut se traduire par une période assez longue de crise et de doute : c'est ce que Berry (2000) nomme l'arrachement au terrain.

Ainsi, ces différentes phases induisent chacune des micro-réglages et des effets silencieux. Pour Girin (1981, 1986, 1990), interagir avec un terrain, c'est assurément le « perturber ». La perturbation doit être comprise sous deux aspects : l'observateur perturbe le terrain mais il se trouve aussi que le terrain perturbe l'observateur. Il le perturbe sur le plan affectif et psychologique, provoquant chez lui des réactions de sympathie ou d'antipathie, lui procurant la peur, l'angoisse ou le plaisir (Girin, 1981, 1986, 1990 ; Devereux, 1967). Cependant, peu d'articles mettent en lumière ces phénomènes et le rôle des acteurs du terrain sur le comportement du chercheur (Kisfalvi, 2006). Rares sont également les articles en OMT qui évoquent l'influence de ces phénomènes sur l'élaboration des connaissances comme nous allons le voir.

1.2. L'élaboration des connaissances

La création de connaissances suppose un lien entre le sujet et l'objet et une prise en compte de la complexité des phénomènes (Le Moigne, 1990). Les phénomènes de transfert et contre transfert impliquent que le chercheur prenne conscience de ce qu'il est et de ce qu'il fait dans le développement de sa recherche et dans sa relation au terrain (Chia, 1996; Hatch, 1996, Lallé, 2004). Cette prise de conscience renvoie à la notion de réflexivité. La réflexivité fait référence à la manière dont les chercheurs rendent compte de leurs activités (Weick, 1999). Pour Hughes (1996), la réflexivité du chercheur est indispensable dans le processus de construction des connaissances. Or elle occupe peu de place dans les recherches en OMT (Kisfalvi, 2006) alors qu'elle permet d'évaluer la qualité de la recherche (Irwin, 2006). Pour certains auteurs, l'interaction incontournable entre le chercheur et les acteurs du terrain ne doit pas être considérée comme un obstacle à la connaissance mais comme un moyen de connaissance (Kisfalvi, 2006 ; Humphreys et al., 2003). Elle permet d'accéder à une réalité insaisissable autrement (Favret-Saada, 1977). Cette réalité est co-élaborée par le chercheur et les acteurs du terrain. L'ethnométhodologie fait appel à un partenariat entre les chercheurs et les acteurs des organisations (Yanat, 1992). Suivant cette logique, Van de Ven et Johnson, (2006) et Van de Ven (2007) développent un concept de chercheur-acteur (Balogun, 2003 ; Hambrick, 1994; Cummings, 2007). A travers ce type de recherche, les acteurs des organisations sont considérés comme détenant eux aussi une part de la connaissance et ayant des vues pertinentes sur la problématique à élaborer. Dans ces recherches engagées l'accent est souvent mis sur le transfert par des chercheurs sur le terrain de concepts, méthodes et d'une méthodologie d'intervention (Savall, 1989). Cependant, on sait peu de choses sur les ressources dont disposent les acteurs du terrain pour modifier la recherche (De Sardan, 2000). Les acteurs du terrain perturbent le chercheur dans son projet intellectuel. Ils l'orientent dans des directions imprévues, se dérobent à ses interrogations, ou le piègent dans un jeu de manipulations réciproques (Girin, 1981, 1986, 1990). L'influence des acteurs du terrain sur l'élaboration des connaissances est rarement évoqué (Samra-Fredericks, 2010). Ainsi, pour Antonacopoulou et Balogun (2010) les incidences de ces recherches collaboratives n'ont pas été pleinement envisagées.

En définitive, malgré le développement de recherches d'approche ethnographiques dans le domaine des organisations et du management l'évocation des perturbations générées par le

chercheur mais plus encore par les acteurs du terrain sur le chercheur restent rares (Kisfalvi, 2006). Par ailleurs, les conséquences de ces perturbations sur l'élaboration des connaissances (Samra-Fredericks, 2010) sont également peu étudiées.

Partant de ce constat nous nous sommes demandés quel était le rôle des acteurs du terrain sur la construction de la relation chercheur-terrain ? Et comment modifient-ils l'élaboration des connaissances ?

Pour répondre à ces questions, nous avons choisi une étude de cas que nous allons présenter.

2. Méthodologie

Tout d'abord, nous présenterons le cas qui nous a permis de répondre à nos questions de recherche. Puis nous justifierons le choix de notre approche méthodologique.

2.1. Le cas Darwin

L'étude de cas s'est déroulée au sein d'un groupe d'alpinistes fin septembre 2009-début novembre 2009. L'objectif de l'expédition à laquelle nous avons participé était de réaliser la traversée est-ouest de la Cordillère Darwin en Patagonie. L'équipe était constituée d'une dizaine d'alpinistes de haut niveau totalement autonomes, y compris pour les secours éventuels. Cette expédition s'est déroulée en deux phases. La première a permis aux alpinistes de s'apercevoir qu'il était impossible de faire la traversée envisagée après quelques jours passés dans les montagnes. La seconde a été marquée par le changement de stratégie, il ne s'agissait plus de faire la traversée mais d'escalader ponctuellement des sommets. Une partie de l'équipe a ainsi débarqué sur la Bahia Pia où se trouvaient des sommets jamais atteints. En tant que chercheuse nous avons débarqué avec l'équipe d'alpinistes afin de continuer à collecter des données. Nous sommes restés en totale autonomie pendant plusieurs jours. Nous avons ainsi pu suivre de manière fine les interactions entre les membres de l'équipe et entre les membres de l'équipe et la chercheuse.

Plusieurs raisons justifient le choix de ce cas : d'une part, nous avons été en immersion pendant plusieurs mois dans un contexte inhabituel et dans un petit groupe composé d'une dizaine de personnes. Le choix de l'étude en plan rapproché de groupes constitués de quelques personnes permet de mieux comprendre comment, dans un contexte délimité, à un niveau

« micro » plutôt qu'au niveau de l'organisation dans son ensemble, les acteurs agissent et interagissent (Koenig, 2003).

2.2. Une approche ethno-méthodologique : une observation participante

Dans cette étude nous cherchons à comprendre le rôle des acteurs du terrain dans la construction de la relation avec le chercheur et dans l'élaboration des connaissances. Pour répondre à ces questions, nous avons choisi une méthodologie basée sur une étude de cas. Cette approche trouve une grande partie de sa valeur dans la capacité à mettre à jour de nouveaux phénomènes (Langley, 1999). Plus précisément, nous avons eu recours à l'observation participante (Soulé, 2007). Cette méthode est particulièrement pertinente pour comprendre les micro-réglages, les ajustements qu'entraîne la construction de la relation chercheur-terrain. L'observation participante permet une compréhension empathique des acteurs du terrain et une attention de leurs pratiques et de leurs modes de pensée. Elle autorise le chercheur à vivre les mêmes situations que les acteurs qu'il observe (Van Maanen, 2006 ; Bootz, 2005). Dans le cas de l'expédition Darwin, nous avons appliqué la définition stricte de l'observation participante en étant en immersion totale avec les alpinistes pendant un mois.

Le recueil des données repose des données détaillées (Geertz, 1973) et variées. Nous avons voulu étudié en « plan rapproché » (Koenig, 2003) des actions, des dialogues recueillis au cours des interactions quotidiennes et des micro-processus. Pour l'analyse des données, nous avons envisagé la construction de la relation chercheur-terrain comme un processus en trois phases ; (1) Entrée sur le terrain, (2) socialisation et (3) sortie du terrain. De temps à autre nous donnons quelques explications sur la trajectoire personnelle du chercheur. Pour Kisfalvi (2006) ces explications permettent de comprendre ses interactions avec le terrain. Suivant cette logique, pour chaque phase, nous nous sommes également demandé : « pour qui me prennent-ils » et « pour qui je les prends » (Girin, 1990 ; Kisfalvi, 2006). L'objectif est ainsi de mettre en lumière les effets silencieux et les micro-réglages qui interviennent dans la construction de la relation entre le chercheur et son terrain et dans l'élaboration des connaissances.

3. Résultats

Nous présenterons les résultats du cas Darwin selon les trois phases : entrée sur le terrain, la socialisation et la sortie du terrain.

3.1. L'entrée sur le terrain

Le projet de recherche Darwin dont l'équipe était composée de quatre chercheuses a obtenu un financement de l'agence nationale de la recherche (ANR-09-BLAN-0341-01). A l'origine de ce projet se trouvait une chercheuse qui connaissait le chef d'expédition et lui a demandé si nous pouvions entreprendre une étude pour comprendre le leadership dans des conditions extrêmes, ce qu'il a accepté. Avant le départ en Patagonie, nous avons rencontré plusieurs fois ce dernier. D'un côté, il semblait heureux d'accueillir des chercheuses qui lui permettaient de légitimer son expédition. D'un autre côté, il semblait préoccupé par notre capacité à nous adapter pendant l'expédition. Il nous a ainsi interrogées sur notre connaissance du milieu de la montagne. Il nous a demandé à plusieurs reprises de quel matériel nous avions besoin ; crampons pour aller sur les glaciers ? Skis ? Nous lui répondions systématiquement que nous n'avions pas l'intention de quitter le bateau et de suivre les alpinistes à ski ou sur les glaciers. Il nous semblait que nous étions perçues comme une citadine qui n'était pas habituée à la nature et dont il allait falloir s'occuper pour qu'elle n'ait pas d'accident.

De notre point de vue, nous ne connaissions pas l'univers et les pratiques des alpinistes. D'ailleurs avant d'arriver en Patagonie, nous n'avions encore jamais rencontré plusieurs d'entre eux. Nous étions cependant confiantes quant à notre capacité d'adaptation même si nous craignons le climat. Avant notre départ, nous entreprenons donc un entraînement sportif car l'autonomie de secours dans laquelle nous allons nous trouver implique de bonnes conditions physiques.

Quelques semaines après le début de l'expédition, nous avons débarqué à deux chercheuses sur le bateau servant de camps de base pour prendre le relai des deux autres chercheuses. A ce moment, les alpinistes semblaient ignorer notre présence, ils ne nous parlaient pas et ne nous regardaient pas. Face à cette situation, nous avons respecté leur attitude et n'avons pas forcé le contact. Mais à mesure que les jours passaient, nous nous sommes aperçu qu'ils ont commencé à changer de comportement. Nous sommes devenus un objet d'observation. Certains ont essayé d'expliquer les raisons qui nous conduisaient à exercer notre métier. Après nous avoir questionnées, un des alpinistes a conclu que notre enfance dans une famille nombreuse expliquait notre intérêt pour l'étude des groupes. D'autres avouaient que lorsque nous n'étions pas

avec eux, ils parlaient de nous. Nous avons noté également qu'ils nous regardaient furtivement quand ils discutaient de sujets polémiques.

Puis, nous avons été mises à l'épreuve par les alpinistes. Il s'agissait de débarquer avec eux sur la Bahia Pia et de nous adapter aux conditions particulières d'un camp. Cette situation n'avait pas été envisagée au départ. Après avoir acté l'impossibilité de faire la traversée de la cordillère Darwin, le groupe a décidé d'aller sur la Bahia de Pia afin de gravir le mont Darwin. Deux possibilités s'offraient alors à nous : rester sur le bateau comme prévu initialement ou débarquer sur la Bahia sachant que le bateau n'ayant pas l'autorisation de stationner ne pourrait pas rester dans les environs. L'autre chercheuse qui était avec nous ne pouvait pas nous accompagner car elle devait repartir chez elle. L'alpiniste qui était également le docteur du groupe nous a fortement incitées à venir même si les conditions risquaient d'être difficiles. D'autres alpinistes semblaient plus sceptiques. Après avoir réalisé que si nous ne les suivions pas nous ne pourrions plus collecter de données, nous avons accepté la proposition. Nous sommes donc restées plus d'une semaine en autonomie au camp. Cette expérience était une mise à l'épreuve qui semble avoir été réussie. Lorsque le chef d'expédition resté sur le bateau, s'est inquiété de notre sort, les alpinistes lui ont rétorqué que nos ancêtres devaient être les indiens qui avaient peuplés la Bahia et que nous étions celle qui allait le mieux.

3.2. La socialisation

Les alpinistes ont commencé petit à petit à nous intégrer à leur groupe. A notre arrivée au camp de la Bahia Pia, ils s'inquiétaient de notre capacité à supporter les conditions difficiles du camp. Ils nous avaient confié un téléphone à utiliser si un problème survenait pendant qu'ils étaient sur le glacier. Au bout de quelques jours constatant que nous ne faisons pas état de difficultés particulières, ils ont commencé à nous attribuer des tâches. Tout d'abord, nous devons gérer les provisions de nourriture et de bois pour le feu. Ensuite nous sommes devenues responsable du chargement des batteries avec des panneaux solaires pour les différents appareils tels que les téléphones satellites ou les radios. Puis, nous avons été en charge des communications et de l'alerte. Si les alpinistes avaient un accident en montagne, ils nous avertiraient et nous devrions joindre le bateau avec une autre radio car les signaux émanant de la montagne n'atteignaient pas le bateau. Nous veillions aussi à la sécurité d'un autre chercheur en biologie également alpiniste. Il partait souvent seul faire des prélèvements en montagne.

Nous l'appelions à l'aide des radios toutes les deux heures pour relever ses coordonnées GPS exactes. Très vite, des routines se sont installées. Il nous arrivait d'oublier notre rôle de chercheuse pour nous consacrer à la gestion de la vie quotidienne et des tâches qui nous incombaient. Le soir, nous nous retrouvions tous ensemble. Nous prenions nos repas, jouions aux cartes, allions parfois nous promener. Nous ne savions pas combien de temps allait durer cette situation et quand le bateau pourrait nous récupérer. Pendant une dizaine de jours qu'à durer notre périple sur la Bahia, nous devenons un membre du groupe et pour nous, ils sont les membres de notre groupe. Nous commençons même à adopter certains de leurs codes. Au début de l'expédition, nous nous sommes aperçus qu'ils utilisaient souvent le superlatif « sur » pour intensifier leur propos, par exemple ; « cet alpiniste est sur-fort ». Nous nous sommes surpris à adopter leur façon de s'exprimer qui nous avait d'abord interpellée. Nous avons adopté leurs habitudes vestimentaires mais aussi leurs pratiques. Les alpinistes fonctionnaient notamment par binômes. Rapidement la chercheuse qui nous accompagnait avant que nous débarquions sur la Bahia Pia est devenue la nôtre. Au début du voyage, nous nous étions pourtant fait la réflexion qu'il vaudrait mieux nous séparer afin d'observer un maximum d'alpinistes. Nous avons peu à peu renoncé à cela et avons accepté l'idée de former un binôme. Nous raisonnions à deux, nous partagions nos impressions, nos réflexions et nous montrions solidaires lorsque des participants du groupe étaient désagréables avec l'une d'entre nous.

Dans le cas Darwin, nous avons également été amenées à prendre parti. Les alpinistes avaient des avis divergents avec un financeur du projet. Lorsque nous étions sur la Bahia Pia, ils ont un soir évoqué le sujet. L'un d'eux est apparu gêné d'en parler devant nous d'autant plus que nous enregistrions les conversations. Nous avons coupé l'enregistreur et leur avons expliqué que nous étions en accord avec leur approche. Il nous semblait que la situation n'était plus tenable, nous sentions que nous risquions de perdre leur confiance et d'être exclues du groupe si nous ne donnions pas notre avis.

3.3. La sortie du terrain

A la fin de l'expédition, nous avons pris ensemble le même avion. Au cours du voyage retour nous étions assis à plusieurs rangés devant celles des alpinistes. Une heure après le décollage, ils nous ont proposé de les rejoindre à l'arrière de l'avion. D'autres participants qui n'étaient pas avec nous sur la Bahia Pia n'ont pas été conviés. A l'aéroport, nous nous sommes salués

chaleureusement en nous promettant de nous revoir quelques semaines plus tard à l'occasion d'un festival de films sur l'alpinisme.

Lorsque nous avons commencé à analyser nos données nous nous sommes aperçu que les alpinistes nous avaient fait devenir acteur de notre problématique et qu'ils avaient orienté inconsciemment les résultats de la recherche. Dans le cas de Darwin, il s'agissait d'étudier la construction du leadership dans des conditions extrêmes. Or, lorsque nous étions sur la Bahia Pia, nous dépendions pour notre propre sécurité du chef d'expédition. Il était notre responsable hiérarchique, nous devions le tenir informé de l'avancé des alpinistes. Malgré qu'il soit resté sur le bateau, il nous conseillait et nous dirigeait. De même, nous faisons particulièrement confiance aux deux alpinistes les plus expérimentés. Ainsi, il y avait des leaders « objectifs » et notre propre perception de ceux qui pour nous étaient les leaders. Il devenait donc très difficile d'écrire sur le leadership. Nous avons ainsi exposé notre expérience à une chercheuse qui n'était pas présentes avec nous afin de pouvoir prendre du recul.

Par ailleurs, les alpinistes ont orienté involontairement les résultats de la recherche puisqu'ils ont modifié leur façon d'agir en fonction de ce qu'ils pensaient que nous voulions observer ou entendre. Après l'expédition que nous avons fait remarquer à un des alpinistes qu'ils utilisaient un vocabulaire managérial ; les termes « *leadership* », « *stratégie* », « *briefing* » apparaissent souvent dans les enregistrements. Ce constat l'a surpris car selon lui habituellement ces termes ne sont pas utilisés. D'ailleurs, les alpinistes ne se réunissent pas pour prendre des décisions. Ces dernières se prennent informellement en discutant deux par deux ou pendant l'action. Ainsi, l'évocation même du sujet de recherche a influencé le comportement des alpinistes. L'alpiniste nous a même avoué que le fait que nous soyons une femme biaisait également leur comportement. Ils s'obligeaient à ranger et à soigner leur hygiène. En définitive, nous n'avons pas observé la réalité telle qu'elle serait si nous n'avions pas été présentes.

4. Discussion

Dans cette partie nous discuterons de l'apport des acteurs du terrain à la construction de la relation avec le chercheur. Puis, nous verrons comment ces derniers participent à l'élaboration des connaissances.

4.1. Le chercheur dirigé par les acteurs de son terrain

Cette étude met l'accent sur le fait que les acteurs du terrain ont un rôle actif dans la construction de la relation avec le chercheur et qu'ils attribuent des rôles au chercheur en fonction de la phase. Cette étude montre également que les acteurs du terrain du terrain décident du moment où le chercheur doit prendre position.

Dès la phase d'entrée sur le terrain, le chercheur devient lui-même un objet d'observation et les acteurs du terrain le mettent à l'épreuve. Dans le cas, nous nous apercevons que les alpinistes nous observent ce qui nous contraint à être attentive non seulement à ceux qu'ils font mais aussi à ce que nous faisons. Puis ils vont mettre à l'épreuve notre capacité d'adaptation à leur univers. Dans l'expédition Darwin, ils testent notre capacité à nous adapter à un environnement inconnu.

Dans la phase de socialisation, ils modifient les frontières de leur groupe pour nous intégrer. Cela s'est traduit d'une part par le fait que nous nous sommes vu attribuer des tâches et d'autre part, par le fait que nous avons dû nous positionner et avons été invité à donner notre avis. Les acteurs du terrain ont également modifié notre comportement en nous permettant d'intégrer leurs codes. Ils nous font parfois oublier pourquoi nous étions là en nous invitant à être plus dans l'action que dans l'observation.

Comme pour Favret-Saada (1977) qui est désignée désenvouteuse, ce sont les acteurs du terrain qui nous attribue notre place. Dans le cas Darwin, les alpinistes nous distribuent des tâches et nous donnent des fonctions. A notre arrivée sur la Bahia Pia, nous nous chargeons de la nourriture et du bois et à la fin du séjour, nous sommes en charge de la sécurité et de l'alerte. Ce n'est pas une place fixe qu'occupe le chercheur mais les acteurs du terrain la pousse à occuper une série de places. Ainsi, au début des terrains, nous n'avons pas vraiment de place, nous sommes marginalisées et observée. Puis, après nous avoir mis à l'épreuve, on nous assigne une fonction. Comme le suggère Girin (1986) ces places varient notamment avec les interlocuteurs, mais aussi avec le temps, suivant des trajectoires qui peuvent s'infléchir d'autant plus que le dialogue avec les agents du terrain est intense.

Il semble également, que les acteurs jouent un rôle important dans la « familiarité distante » qu'est censé mettre en place le chercheur (Matheu, 1986). Ces études montrent que ce sont les acteurs qui décident à quel moment le chercheur doit être familier. Dans le cas Darwin, les alpinistes nous poussent à prendre position lors du changement de stratégie.

En définitive, peu d'auteurs ont pris en compte l'influence des acteurs du terrain sur le processus de construction de la relation. Dans la phase d'entrée sur le terrain, nous observons les acteurs du terrain autant qu'ils nous observent et qu'ils nous mettent à l'épreuve. Dans la phase de socialisation, ils nous assignent une place et nous poussent à prendre position. Les acteurs décident également de la place qu'ils vont nous attribuer et qui varie en fonction de la phase. Enfin, les acteurs décident à quel moment nous devons nous comporter comme un membre du groupe. Le chercheur n'est ainsi pas seul maître de la mise en place d'une « familiarité distante ». D'un point de vue méthodologique, ces éléments impliquent que le chercheur doit être attentif à ce que font les acteurs mais aussi à ce qu'il fait lui-même.

4.2. Le Leur influence sur la construction des connaissances

Dans cette étude on s'aperçoit que les acteurs influencent les résultats de la recherche en nous faisant devenir un membre du groupe que nous souhaitons étudier. Ceci a des implications méthodologiques. D'une part, le chercheur doit se comporter avec sincérité. D'autre part notre subjectivité doit être considérée pour aspirer à une plus grande objectivité.

Dans cette étude on s'aperçoit que les acteurs influencent les résultats de la recherche. Dans le cas de Darwin, il s'agissait d'étudier le leadership et de comprendre s'il y a un ou plusieurs leaders et comment se leadership évolue. Or, lorsque nous étions sur la Bahia Pia, nous dépendions pour notre propre sécurité du chef d'expédition. Ainsi, il y avait des leaders et notre propre perception de ceux qui pour nous étaient les leaders. Il devenait donc très difficile d'écrire sur le leadership. A notre retour, il nous semblait primordial d'expliquer à notre collègue ce que nous avons vécu pour nous permettre de prendre du recul. Par ailleurs, les alpinistes ont orienté involontairement les résultats de la recherche puisqu'ils ont modifié leur façon d'agir en fonction de ce qu'ils pensaient que nous voulions observer ou entendre. Ces deux cas illustrent parfaitement les propos de Humphreys, Brown et Hatch (2003) pour qui le chercheur est le premier instrument de recherche.

D'un point de vue méthodologique on peut mettre en lumière deux types d'implications. La première est que les chercheurs doivent être sincères. La seconde est que le chercheur doit prendre le risque d'être subjectif.

Tout d'abord, nos prises de positions ont permis de recueillir des données que nous n'aurions pas obtenues sinon. Dans le cas de Darwin, à partir du moment où nous avons exprimé notre position, les alpinistes nous ont fait véritablement confiance. Le fait qu'ils nous aient confié le rôle d'assurer la sécurité du groupe après notre prise de position semble symptomatique. D'un point de vue méthodologique, les prises de positions des chercheurs lorsqu'elles sont sollicitées par les acteurs du terrain doivent être sincères car les acteurs du terrain sont largement en mesure de percevoir toute tentative de manipulation.

La seconde implication méthodologique est que nous devons prendre le risque d'être subjectif pour obtenir une plus grande objectivité. Dans le cas de Darwin, le fait que nous soyons considérées comme un membre du groupe, nous amenais inconsciemment à choisir notre propre leader. Il convenait que nous soyons conscients de nos convictions et de nos impressions afin de comprendre le processus de leadership sans faire de confusion avec nos propres interprétations. Nous partageons ainsi les propos de Kisflavi (2006) pour qui la subjectivité et les émotions peuvent être des biais si elles sont occultées et devenir une source de connaissances si on se donne la peine de les identifier et de les analyser. Dans ce cadre, nous devons être prêts à gérer et à accepter le risque d'être subjectif (Favret-Saada, 1977). Comme le suggère Favret-Saada (1977) ce qui importe c'est moins de déchiffrer ce qui est dit que de comprendre qui parle, et à qui. Pour Kisfalvi (2006), l'identité du chercheur est complexe. On doit y prêter attention si l'on veut comprendre, par exemple, pourquoi les réponses que l'on obtient sont de qualités différentes suivant que l'on aborde un sujet ou un autre, que l'on touche telle ou telle histoire. Cette étude appuie cette idée et suggère que les caractéristiques du chercheur et des acteurs du terrain doivent être évoquées dans les recherches en science de gestion. Les questions de Girin : « pour qui me prennent-ils » et « pour qui je les prends » (Girin, 1986) devraient avoir leur place dans toute recherche de nature ethnographique en OMT.

Pour Kisfalvi (2006), la prise en compte de la subjectivité du chercheur est une condition d'une plus grande objectivité. Le lecteur peut également nous permettre de nous aider dans cette quête d'une meilleure objectivité au travers sa propre lecture de notre texte qui constitue un « quatrième moment interprétatif » (Yanow, 2006). D'après l'auteur, le lecteur participe à la construction du sens en interprétant le texte à travers son propre prisme mental. Enfin, le chercheur peut également compter sur au moins un autre chercheur et pouvoir lui exposer ses analyses (Giami, 2001).

Conclusion

Dans cet article nous sommes partis du constat que la littérature en OMT évoquait peu le rôle des acteurs dans la construction de la relation avec le chercheur et dans l'élaboration des connaissances. Pour comprendre ce rôle nous avons mobilisé une étude de cas dans un groupe d'alpinistes. Les résultats de l'étude montrent que les acteurs du terrain sont actifs dans la construction de la relation. Dans la phase d'entrée sur le terrain, ils observent le chercheur et le mettent à l'épreuve. Puis, ils modifient les frontières de leur groupe pour intégrer le chercheur. Ils le poussent à prendre position, ils influent sur son comportement en lui permettant d'intégrer leurs codes. Enfin, ils déterminent la problématique de la recherche mais aussi la production des articles. Ce dernier point entraîne des conséquences méthodologiques importantes pour les chercheurs en OMT. D'une part, les chercheurs doivent être attentifs à ce que font les acteurs du terrain mais également à leur propre comportement car ils sont aussi un objet d'observation. Ensuite les chercheurs doivent se montrer sincères car les acteurs sont largement en mesure de percevoir toute tentative de manipulation. Dans ce cas, ils n'accorderaient plus leur confiance au chercheur et ce dernier ne pourrait pas obtenir des données de qualité. Enfin, le chercheur doit assumer le risque d'être subjectif pour accéder à une plus grande objectivité en faisant part de ses réactions et impressions. Le lecteur ainsi que d'autres chercheurs peuvent également aider le chercheur dans cette quête d'objectivité.

Cette étude n'est bien sûr pas exempte de limites. Parmi elles, le fait que lorsque nous retranscrivons sous forme de narration nous perdons de la richesse du terrain. Certains effets silencieux ne sont pas évoqués car ils ne sont pas explicites. Il est également difficile d'évoquer des caractéristiques de l'auteur sans évoquer sans tomber dans une étude de la psychologie du chercheur. Nous appliquons cependant à nous même nos propos et assumons une certaine subjectivité.

Enfin, parmi les perspectives de recherches nous souhaiterions approfondir la problématique du rôle des éléments de la nature sur la subjectivité du chercheur. Les interactions entre individus ne sont pas les seuls éléments incontrôlables. Lorsque les conditions climatiques sont déchainées comme elles pouvaient l'être dans le cas de l'expédition Darwin, nous avons senti que les éléments de la nature nous dépassent et nous obligent à abandonner toute idée de contrôle de la situation. C'est ce que nous aimerions développer dans un prochain article.

Références

- Adler, P. & P. (1987), *Membership Roles in Field Research*, Beverly Hills: Sage.
- Antonacopoulou E. and Balogun J. (2010), “Collaborating to Discover the Practice of Strategy and its Impact”. in Baum Joel A.C., Joseph Lampel (ed.) *The Globalization of Strategy Research (Advances in Strategic Management, Volume 27)*, Emerald Group Publishing Limited
- Benoît-Barné, C., Cooren, F. (2009). “The accomplishment of authority through presentification: how authority is distributed among and negotiated by organizational members”, *Management Communication Quarterly*, Vol. 23, N°1, pp.5-31.
- Berry M. (2000), « Diriger des thèses de terrain », *Gérer et Comprendre*, pp. 88-97.
- Boden, D. (1994), *The Business of Talk. Organizations in Action*, New York, Polity Press.
- Balogun, J. (2003), “From Blaming the Middle to Harnessing its Potential: Creating Change Intermediaries” *British Journal of Management*, N°14, pp. 69-83.
- Becker, H. (1963), *Outsiders; studies in the sociology of deviance*, Free Press of Glencoe, London.
- Bootz JP. (2005), « La prospective, un outil de création de connaissances : perspective cognitive et observation participante », *Finance Contrôle Stratégie*, Vol.8, n°3, pp. 5-27.
- Chapoulie J.-M. (1996), “Everett Hughes and the Chicago tradition”, *Sociological theory*, Vol. 14, No1, pp. 3-29.
- Charreire S. et Huault I. (2001), « Le constructivisme dans la pratique de recherche : une évaluation à partir de seize thèses de doctorat », *Finance Contrôle Stratégie*, Vol. 4, N° 3, septembre 2001, pp.31 – 55.
- Chia R. (1996), “The problem of reflexivity in organizational research: towards a postmodern science of organization”, *Organization*, vol. 3, n° 1, pp. 31-59.
- Cummings T.G. (2007), « 2006 presidential address: Quest for an engaged Academy », *Academy of Management Review*, Vol. 32, N° 2, pp. 355–360.
- De Sardan JP.O. (2000), « Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, Vol. 41, N°3, pp. 417-445

- Devereux G. (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Sina-coeur, Paris, Flammarion.
- Down, (2012). "A historiographical account of workplace and organizational ethnography", *Journal of Organizational Ethnography*, Vol.1, N°1, pp. 72 – 82.
- Favret- Saada J. (1977), *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, Paris.
- Garfinkel, H. (1967), *Studies in ethnomethodology*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, New Jersey.
- Geertz C. (1973), *The Interpretation of Cultures*, Basic Books.
- Gellner D. Hirsch E. (2001), *Inside Organizations. Anthropologists at Work*, Oxford, Berg.
- Giami, A. (2001), "Counter-Transference in Social Research: George Devereux and Beyond", in *Social Research Methods, Qualitative Series no 7*, London.
- Girin J. (1981), "Quel paradigme pour la recherche en gestion ?", *Economies et Sociétés*, tome XV, n° 10-11-12, série Sciences de Gestion, N° 2, pp. 1871-1889.
- Girin J. (1986), "L'objectivation des données subjectives. Eléments pour une théorie du dispositif dans la recherche interactive", *Actes du colloque FNEGE-ISEOR des 18 et 19 novembre 1986 sur le thème : "Qualité des informations scientifiques en gestion. Méthodologies fondamentales en gestion"*, Actes publiés par l'ISEOR, pp. 170-186.
- Girin J. (1990), « L'analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthode » in *Epistémologies et Sciences de Gestion, Economica*, pp. 141-182.
- Goffman E., (1961), *Asylums: Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*, Garden City, N.Y., Anchor Books Doubleday.
- Hambrick, D.C. (1994), "Top management groups: A conceptual integration and reconsideration of the team label." In B. M. Staw & L.L. Cummings (Eds.) *Research in Organizational Behavior*, Greenwich, CT: JAI Press, pp. 171-214.
- Hatch M.J. (1996), "The role of the researcher – An analysis of narrative position in organization theory", *Journal of Management Inquiry*, Vol. 5, N° 4, pp. 359-374.
- Humphreys, M., A. D. Brown, and M. J. Hatch (2003), "Is Ethnography Jazz?" *Organization*, Vol.10, N° 1, pp. 5-31.
- Ireland R.D., Hitt MA, & JW Webb (2005), "Entrepreneurial alliances and networks", in O. Shenkar and JJ Reuer (eds.), *Handbook of Strategic Alliances*.

- Koenig, G. (2003), « L'organisation dans une perspective interactionniste » in : Vidaillet, B. (coord.), *Le sens de l'action*, Paris, Vuibert, pp.15-34.
- Lallé B. (2004), « Production de la connaissance et de l'action en sciences de gestion ; Le statut expérimenté de « chercheur-acteur », *Revue française de gestion*, N° 158, pp.45-65.
- Langley A. (1999), "Strategies for Theorizing from Process Data", *The Academy of Management Review*, Vol. 24, No. 4, pp. 691-710
- Le Moigne J.L. (1990), "Epistémologies constructivistes et sciences de l'organisation", *Epistémologies et Sciences de Gestion, Economica*, pp. 81-140.
- Le Theule M.A., (2007), *Comptabilité et contrôle dans les organisations créatives : une gestion des possibles ?*, Thèse, Conservatoire National des Arts et Métiers
- Lévi-Strauss C. (1973), *Anthropologie structurale deux*. Paris, Plon.
- Lièvre, P. & Rix, G. (2005), « Le management des expéditions polaires », *Revue Française de Comptabilité*, pp. 2-8.
- Matheu M. (1983), "Ethnographie et sciences des organisations", *Enseignement et gestion*
- Matheu M. (1986), "Quelle familiarité distante. Quel regard poser sur la gestion dans notre société?", *Annales des mines. Gérer et comprendre*, pp. 82-94
- Mehadevan, J. (2012). "Translating nodes of power through reflexive ethnographic writing", *Journal of Organizational Ethnography*, Vol.1, N°1, pp. 119 – 131.
- Plane, J.M. (1996), « Pour une approche ethnométhodologique de la petite entreprise », *Journée International Francophone de la PME*.
- Sacks, H. (1963), «Sociological Description," *Berkeley Journal of Sociology*, Vol.8, pp.1–16.
- Samra-Fredericks D. (2010), "Where is the 'I'? One silence in strategy research", in Baum Joel A.C., Joseph Lampel (ed.) *The Globalization of Strategy Research (Advances in Strategic Management, Volume 27)*, Emerald Group Publishing Limited, pp.411-444
- Savall H. (1989), « Point de vue : Professeur-consultant. Le bilan d'une expérience », *Revue Française de Gestion*, N° 76, pp. 93-105.
- Soulé B. (2007), « Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, Vol. 27, N°1, pp. 127-140.

- Tremblay JN (1997), *Le métier de policier et le management*, Les presses de l'Université Laval
- Van de Ven A.H. (2007), *Engaged Scholarship: A Guide to Organizational and Social Research*, Oxford University Press.
- Van de Ven A.H. et P.E. Johnson (2006), « Knowledge for theory and practice », *Academy of Management Review*, Vol. 31, n°4, pp. 902-921.
- Van Maanen J. (1998), *Qualitative studies of organizations*, Administrative Science Quarterly and Sage Publications.
- Van Maanen, J. (2006). “Ethnography then and now”. *Qualitative Research in Organizations and Management: An International Journal*. Vol.1, N°1, pp.13-21.
- Van Maanen, J. (2011), “Ethnography as Work: Some Rules of Engagement”, *Journal of Management Studies*, vol. 48, N°1, pp. 218-234.
- Weick K.E. (1999), “Theory construction as disciplined reflexivity: tradeoffs in the 90’s”, *Academy of Management Review*, Vol. 24, N° 4, p 797.
- Yanat Z. (1992), “L’ethnométhodologie, démarche pour un audit stratégique efficace”, *Revue GRH*, n° 3.
- Yanow, D. (2009), “Organizational ethnography and methodological angst: myths and challenges in the field”. *Qualitative Research in Organizations and Management: An International Journal*, Vol.4, N°2, pp.186-199.
- Weick, K. (1993), « Organizational redesign as improvisation » in : G.P. Huber et W.H. Glick (Eds.) *Organizational change and redesign*, Carry, NC : Oxford University Press. pp. 346-379.

